UN SOIR...

J'étais venu passer trois jours dans ma bicoque de Grannes, raconta Tarade, et le soir de mon arrivée, je me dis que j'avais fait une sottise. Depuis près d'un an, le pays n'était pas sûr, on avait dévalisé bon nombre de maisons isolées et, par surcroît, mis à mort une demi-douzaine de personnes. Cela me donnait à réfléchir. La bicoque était solitaire et ne brillait pas par la solidité: les serrures se rouillaient, la vermoulure rongeait les portes. Il aurait fallu la faire réparer vigoureusement, mais j'y venais si peu! Puis, trois jours sont vite passés. C'est, du moins, ce que je me disais, au départ, mais à présent, dans le soir sinistre, avec les ruades de la rafale une seule nuit me semblait démesurément longue. Je regrettais de n'avoir pas retenu la mère Grondeux, qui faisait provisoirement mon ménage, avec le père Grondeux, homme déjà vieux, mais encore d'attaque. J'y avais bien songé, mais on a son amour-propre: je ne voulais pas qu'on me prît pour un poltron.....

Dans les péripéties du départ, j'avais oublié mon revolver, un beau revolver à balles blindées, dont je me servais avec quelque adresse. Pas d'autre arme que la hachette, une trique, la broche.. Ce n'est pas avec cela que je tiendrais en respect des bandits bien armés, à qui l'isolement de la bicoque et la rafale permettaient d'user sans risque des armes à feu.

"Oui, rêvais-je, c'est idiot!.... Ils me tueraient comme un porc."

Je me demandais s'il ne vaudrait pas mieux mettre mon manteau et aller dormir là bas, à l'auberge de la Bécasse, lorsqu'on frappa à la porte principale:

—Les voilà! murmurai-je.

Mon cœur se serra tellement que je crus perdre le sens, puis il me vint une sorte de calme sinistre. Je dus penser à beaucoup de choses: je ne me souviens que de mon idée finale, et encore était-ce une idée? Quoi qu'il en soit je me dirigeai vers la porte et criai:

—Qui va là?

—Des voyageurs perdus, répondit une voix rauque, et qui voudraient bien se reposer un petit moment!

Je percevais très bien une ironie macabre mêlée à un accent mi-plaintif.

—Je ne voudrais pas être à votre place, répondis-je, par cette sacrée pluie. Le temps de tirer le verrou, et vous passerez ici la nuit, si ça peut vous faire plaisir.

Je tirai le verrou avec décision; puis, ayant tourné la grande clef, j'ouvris la porte au large. La lueur rougeâtre de la lampe me montra quatre personnages diversement ficelés. L'eau ruisselait de leurs chapeaux de paille.

—Ah! bien! dis-je.... vous êtes salement trempés. Un coup de vin ne vous fera pas de mal. Entrez! Entrez!

Ils s'entre-regardèrent avec un air sournois et étonné. Puis, l'un d'eux, trapu, une face d'assassin, répondit:

—Vous êtes bien honnête!

Et il entra, tout de suite suivi par les trois autres. Ce moment aurait dû être effroyable. Pourtant, je ne crois pas, ni par un seul geste, ni même par un mouvement de physionomie, avoir trahi la moindre inquiétude. Le sentiment de la fatalité m'apaisait. Aucun mahométan, j'en suis sûr, n'a jamais connu plus pleinement que moi, à cette minute, l'acceptation de l'inévitable. J'indiquai aux hommes des patères pour suspendre leurs chapeaux, et je remarquai, alors seulement, que deux de mes hôtes portaient un petit sac de toile: évidemment "les sacs aux outils".....

—Vous avez peut-être faim? fis-je avec rondeur. Je n'ai malheureusement pas grand'chose à vous offrir: du pain, un reste de rôti, quelques tranches de jambon, deux ou trois bouteilles de vin.....

L'homme à tête d'assassin me considéra avec attention; puis il grommela:

—On vous remercie! On sera très content de ce qu'y a.

Déjà, je les avais introduits dans la salle à manger, et je sortais du buffet les provisions annoncées. Les survenants s'assirent d'un air embarrassé. Il y en avait un long, à moitié chauve, avec des canines de loup et des yeux jaunes, qui soufflait du nez. Un petit, l'épaule droite plus haute que l'autre, un museau de rat, dardait de toutes parts un regard soupçonneux. Le troisième montrait une face énorme, un mufle d'hippopotame aux babines en biftecks. Enfin, le dernier, le plus sinistre, le seul qui eût parlé jusque-là, exhibait deux vastes pattes et un visage carré, aux pommettes en cônes, aux maxillaires saillants. Ils eurent deux ou trois fois des gestes suspects, aussitôt réprimés. Enfin, l'homme à tête d'assassin dit, péremptoire:

—On ne vous prive pas?

—J'aurais seulement voulu qu'il y eût davantage, ripostai je.

—Alors, mangeons, dit-il sévèrement aux camarades.... On a beaucoup marché, on a faim.

Ils mangèrent avec une voracité de brutes. Puis, le personnage à moitié chauve demande avec un ricanement:

—Vous êtes seul, ici?

—Oui, fis je tout seul.

—Ç'a serait rudement commode pour des malfaiteurs!

—Ce serait encore plus commode quand je n'y suis pas! Et je n'y suis jamais. D'ailleurs, il n'y a pas grand chose à prendre.

—Justement! susurra le petit au museau de rat. Mais quand vous y êtes, y a vot' portefeuille!

Je me mis à rire:

—Pas ce soir en tout cas..... ni demain.... ni jusqu'après mon départ. Savez-vous ce qu'il y a au juste dans la maison?

—Non, fit avidement le mufle d'hippopotame.

—Cinquante francs et quelques sous....

—Vous dites ça!

—Je l'affirme.

Tous les yeux se tournaient vers moi. Et je vous prie de croire que c'était une immonde collection d'yeux. L'homme au mufle d'hippopotame avait un geste sournois, celui aux canines de loup soufflait plus fort, le petit contractait terriblement son museau de rat.

—Vous le parieriez? fit celui-ci.

Je parierais les cinquante francs contre cent sous! répliquai-je avec flegme.

Je suis certain qu'ils me crurent. Mais une cupidité fauve n'en demeurait pas moins empreinte sur leur visage. Seul, l'homme au masque d'assassin semblait impassible. Il tint fixées sur moi ses prunelles phosphorescentes, puis il grommela avec une sourde menace:

—Pourquoi qu'on ne ferait pas une partie de cartes?

Ce disant, il tira de sa poche un vieux jeu, ignoble et gras.

—J'ai aussi des haricots! déclara-t-il. Ils vaudront chacun vingt sous. Ça va-t-il?

Il exhiba un petit sac de cuir tout rongé et en sortit des haricots rouges, ridés par l'âge:

Ça va très bien, acquiesçai je. Je n'ai pas sommeil et j'aime autant une partie de cartes qu'autre chose.

—Alors, ça sera une manille. Moi, je serai avec celui-ci, et vous avec cet autre, continua t il en désignant l'homme aux canines et le petit.... Tant qu'au cinthème, y se reposera.

Mes convives expédièrent leurs dernières bouchées; la partie commença.... Elle fut assez longue, malgré le truquage évident du jeu et ma bonne volonté. Et onze heures sonnaient au petit coucou de la cuisine lorsque, me trouvant en perte de quarante-cinq francs, je déclarai:

—Je commence à me sentir fatigué.... Et si vous le voulez bien, nous nous en tiendrons là.

—Si ça vous est égal de finir en perte! fit l'homme au visage d'assassin avec un rire rauque.

Pour toute réponse, je mis la main à mon gousset et je disposai deux louis, plus un écu de cinq francs, sur la table. Les gueules eurent chacune leur genre de sourire. L'homme à tête d'assassin empocha paisiblement l'argent, tendit l'oreille et dit:

—V'là la pluie qui a cessé..... On peut se remettre en route.

Il fit un signe impératif. Ses compagnons se levèrent en silence et se dirigèrent vers le corridor.

Alors, lui, me fixant de ses yeux féroces:

—T'as bien fait ça! dit-il à voix basse. Et je sais que tu n'es pas un bavard. Les bavards, vois tu, j'ai remarqué que ça ne vit pas longtemps!

Il me tendit sa main énorme, et, ma foi, j'y mis la mienne avec la joie terrible d'un homme qui échapperait aux griffes du tigre....

—C'est promis! dit encore le brigand. Et merci!

J'écoutai leurs pas décroître dans la nuit. La vie me parut fraîche, prodigieuse, éternelle....

Noblesse ascendante.

Chez les Chinois, le plus sage des peuples par sa longue expérience, l'honneur ne va pas en descendant, mais en remontant. Qu'un homme, pour prix de sa valeur ou de sa sagesse, soit promu au rang de mandarin, ses père et mère auront droit par cela seul aux marques de respect qui sont conférées au mandarin lui-même. On suppose que la bonne éducation et les bons exemples donnés par les parents à leurs fils ont rendu celui-ci capable de devenir utile à l'Etat.

La tour Eiffel bouge.

Ceci résulte d'une série d'observations du colonel Bourgeois, récemment présentées à l'Académie des Sciences. Le sommet de la tour d'acier semble, paraît-il osciller au cours de chaque journée et cette oscillation est due à la chaleur solaire qui agit différemment sur les quatre piliers aux diverses heures de la journée: l'oscillation dont l'amplitude est d'une dizaine de centimètres, se produit en été dans le sens est-ouest et en hiver dans le sens nord-sud.

FRANCETTE

Quand Francette entra en service chez les Griset, elle dut avouer son ignorance. Ce fut une stupeur. Quoi? Cette jolie fille délurée dont les propos décelaient de la finesse et du bon sens, cette belle jeunesse-là ne savait ni lire ni écrire? Le cas existait donc encore, malgré les lois, malgré l'instruction obligatoire? Hélas oui. Dans son Limousin, l'école était souvent loin de la ferme ou du hameau. On n'avait pas eu le temps de l'envoyer au village. Jusqu'à quatorze ans, elle avait gardé des troupeaux. Puis elle s'était placée.

D'abord, Mme Griset avait hésité à la prendre. Certes, l'ignorance a ses avantages. Avec une servante qui ne sait ni lire ni écrire, on peut laisser traîner ses lettres. On est sûr qu'elle ne commettra pas d'indiscrétion. Sûr aussi qu'elle ne dévalisera pas la bibliothèque, qu'elle n'usera pas trop de lumière à dévorer des livres dans sa chambre le soir. Mais que d'inconvénients! L'impossibilité pour elle de tenir des comptes, de déchiffrer une carte de visite, une facture, le nom des rues. Bref, une véritable petite infirmité, dont la pauvre Francette, assez orgueilleuse, était la première contrite.

Mais les deux demoiselles Griset — seize et vingt ans — s'offrirent à combler la lacune. Elles instruiraient Francette. Justement, on venait de s'installer à la campagne, au printemps. Elles auraient du loisir. Marthe, l'aînée, s'enthousiasma surtout du projet, car elle avait une âme de professeur. Et Paule, très tendre, l'imita par bonté, pour la joie d'orner, d'élargir un peu l'esprit de la petite bonne.

Le soir, le service fini, les deux jeunes filles, se relayant d'un jour sur l'autre, s'installaient à la cuisine, sous la lampe. Elles prenaient leur élève pendant une demi-heure. Marthe appliquait les méthodes les plus ingénieuses et les plus récentes. Paule les suivait, afin de ne pas rompre l'unité de l'enseignement.

Vous pensez si, dans l'entourage des Griset, on admirait les deux sœurs. En visite, leur bonne œuvre alimentait l'entretien. On a si peu de sujet de conversation, à la campagne. Et c'étaient des louanges à l'adresse de leur générosité, de leur patience, des "Eh bien? Etes-vous contentes de votre élève? Fait elle des progrès?"

Hélas! Pas brillants, les progrès. Certes, Francette s'appliquait. Elle n'était ni indocile ni distraite. Mais ça n'entrait pas. Elle ne reconnaissait pas, un soir, les syllabes épelées la veille. Les lettres refusaient de s'assembler dans sa tête et sous sa main. Car elle n'était pas plus habile à les tracer qu'à s'en souvenir. Bref, on n'avançait pas, on piétinait.

Et, peu à peu, le découragement envahit les professeurs de l'élève. Francette, évidemment, consciente de son incapacité, donna les premiers signes de lassitude. Chaque soir, il fallut la relancer. Tantôt son ouvrage n'était pas achevé à l'heure convenue, tantôt elle était prise par un travail urgent, repassage ou couture. Puis les vacances vinrent. De petits voyages, des arrivées d'amies entravèrent le zèle des deux jeunes filles. Les leçons s'espacèrent et Francette, dans leurs intervalles, oubliait le peu qu'elle avait appris précédemment.

Que c'est difficile, une bonne action! Que de déboires, de revers au long de la route! Maintenant, l'entourage s'intéressait d'autant plus à la tentative qu'elle paraissait plus compromise. Pressées de questions, les deux sœurs éludaient la réponse, ébauchaient un vague: "Ça va tout doucement." Mme Griset déplorait la lenteur des progrès, parlait de congédier la petite bonne illettrée. M. Griset, homme à principes, déclarait que la mémoire des enfants est seule assez malléable pour recevoir l'empreinte des connaissances fondamentales. Et les deux jeunes filles, déçues, s'avouaient prêtes à abandonner leur entreprise.

Et soudain vers la fin d'Août, tout changea. Pendant la leçon, Francette manifesta une application nouvelle. Penchée sur son livre ou sur sa page d'écriture, elle donnait le coup de collier de la bête de somme au moment de l'effort. Son doigt dur s'accrochait à la page. Son front scandait le rythme lent de la lecture. Une énergie inconnue l'animait. Elle n'oubliait plus les syllabes, d'un jour à l'autre.

Maintenant, son ouvrage — couture et repassage compris — était toujours achevé à l'heure dite. Chaque soir, quelques minutes d'avance, elle venait d'elle-même réclamer son professeur: "Si mademoiselle veut me faire travailler...."

Mieux encore. Dans les intervalles des leçons quotidiennes, elle trouvait du temps pour s'entraîner. Bientôt elle écrivit seule des lignes entières. Dame, elles montaient bien un peu de la cave au grenier. Mais les graphologues assurent que c'est le signe d'une grande ambition. Et Francette, en effet, brûlait maintenant de l'ambition de savoir.

Les deux jeunes filles s'émerveillaient de la métamorphose. Ah! désormais, les bons amis pouvaient les interroger sur le progrès de leur élève. Elles n'étaient plus embarrassées de la réponse. Elles étalaient leurs preuves. Chaque semaine, d'ailleurs, marquait une conquête. On abandonna les gros caractères des alphabets enfantins. On passa au texte menu des vrais livres et des journaux. Aux vendanges, Francette était capable non seulement d'écrire un billet, mais encore d'en déchiffrer un, suprême épreuve, comme chacun sait.

Mais comment expliquer cette révélation soudaine? Pourquoi cette heureuse activité d'esprit succédait-elle à des mois de torpeur?

Marthe proclamait l'excellence de ses méthodes qui ne pouvaient manquer de porter leurs fruits. Paule, discrètement, rendait grâce à sa bonté patiente, qui se voyait enfin récompensée.

M. Griset, qui se plaisait à bâtir des théories sur les événements, affirmait que l'intelligence encore en formation procède ainsi par sauts brusques. Tour à tour elle sommeille et s'éveille. Elle est semblable à la taille de l'enfant qui s'allonge, non pas continuellement, mais par bonds successifs.

Et devant les graves explications de son mari, devant la confiance ingénue de ses filles, Mme Griset souriait doucement dans l'ombre, car elle seule connaissait le secret de Francette.

La petite servante s'en était ouverte à sa maîtresse. Pendant l'été, un gars du village, le fils d'un fermier, l'avait courtisée. Elle l'aimait aussi. Mais elle était sage, et résolue à n'entendre parler que de mariage. Les parents du garçon avaient consenti. C'était une affaire conclue. Malheureusement, l'amoureux partait pour la caserne. Il faudrait attendre deux ans, deux grandes années où l'on ne se verrait qu'aux permissions.....

C'est alors qu'elle avait vraiment regretté de ne savoir ni lire ni écrire! Ce serait si bon de tromper l'absence avec des lettres, de pouvoir échanger, de-ci de-là, un petit signe de vie, rien qu'une carte postale à belles fleurs coloriées où l'on a l'air d'envoyer, en même temps qu'un mot tendre, un bouquet.. Et puis, quand on a le cœur trop gros, on s'épanche dans une grande lettre. On fait des projets d'avenir, pour oublier la tristesse du présent. Enfin, c'est la seule façon de s'entretenir dans le souvenir, dans la fidélité, de veiller de loin l'un sur l'autre. Aussi, du jour où elle s'était fiancée, elle aurait voulu savoir lire et écrire, en une seule leçon, pouvoir faire un bouillon de l'alphabet et l'avaler d'un coup!

Et les deux jeunes filles, qui s'émerveillaient et se félicitaient des progrès ailés de Francette, ne se doutaient pas qu'elles avaient eu pour allié le grand faiseur de miracles, l'amour....

Stendhal et l'Italie.

L'année 1810 avait été pour Stendhal une année d'opulence. Auditeur au Conseil d'Etat, inspecteur du mobilier de la couronne, il avait pu s'offrir un cabriolet, quatre chevaux, une chaîne de montre éblouissante, des dîners au café Hardy et une maîtresse à l'Opéra. Mais ou se lasse de tout et "blasé sur Paris" il résolut de partir pour l'Italie. Seulement, il aurait bien voulu y aller aux frais de l'empereur; il essaya de se faire envoyer à Rome pour y inventorier le mobilier du Pape et prendre possession, au nom de la France, de ses tableaux et de ses statues. M. Paul Arbelet publie dans la "Revue bleue" le journal intime auquel Stendhal confiait alors ses espérances et ses projets. Il s'entraînait en lisant tous les ouvrages qui traitent de l'Italie. "Corinne" lui déplut. "Ce stile tendu qui veut commander l'admiration, cette comédie qui ridiculise ce que j'aime le mieux m'a fait un mal sensible." Il trouvait les idées communes, les phrases prétentieuses, les sentiments exagérés; Mme de Staël le "séchait". Le ton modeste d'un médecin lyonnais, le médecin Spon qui visita Rome au dix-septième siècle, lui convenait davantage et il prisait encore plus "le froid, exact et complet Lalande qui indique tout et, ne sentant rien, ne gâte pas les sentiments que Saint-Pierre peut nous donner". Toutes ces lectures le confirmaient dans l'idée qu'il n'était point comme tout le monde et le consolaient d'avance de n'être pas compris: "Nous ne pouvons, dit-il, sentir le mérite des autres et ils ne peuvent goûter le nôtre. Un cheval n'est point amoureux d'une vache." Sur une bonne parole de Daru, il se croyait déjà parti: il pousserait jusqu'en Sicile où "la nature humaine est aussi forte et curieuse à étudier que celle des plantes et des rochers"; il aurait des sensations rares "en habitant un mois quelque caverne sauvage de l'Etna". Mais la guerre de Russie fit perdre de vue à Napoléon le mobilier du Pape et Beyle dut attendre une autre occasion de connaître l'Italie.

LE Portugal d'Hier.

On vous dira ici, demain, ce qu'est le Portugal d'aujourd'hui, ses ruines, ses espoirs, son avenir.

Au moment où plane encore le mystère, il convient de jeter un coup d'œil sur ce qu'était le pays hier et d'évoquer le décor qui a servi de toile de fond à la tragédie en cours.

Trois noms la dominent: Lisbonne, Necessidades, Cintra, noms symboliques qui désignent les acteurs: le peuple, le roi, les reines.

Comment se représenter en révolution cette ville charmante, paresseusement étalée sur la rive du Tage, entre la mer de Pai le et l'Atlantique, avec ses rues fleuries d'œillets et de sourires aux fenêtres, ses quais grouillant de gallegos pittoresques, ses femmes du peuple en jupes rouges, le cou raidi sous la charge des cruches qu'elles portent sur la tête; les ruelles de l'Alfano aux carreaux de faïence multicolores, aux toitures recourbées à la chinoise, aux miradorbomés; les belles avenues du Rocio, et le panorama splendide du fleuve baignant les marches qui montent à la Plaça do Commercio, toute plantée d'arbres. Et à deux pas de là, le Deposito das Coches reaes réunit la plus somptueuse collection de carrosses royaux, désormais pièces immobiles de musée. Et les marchandes aux jolies dents vendent des journaux qui coûtent trois mille reis, ce qui fait tout juste deux sous, et des fleurs imprégnées de lumière odorante.

Par la Calçada da Tapada, près la gare d'Alcantara, on montait au palais royal de Ajuda, où la reine Amélie recevait avec une grâce toute française et une simplicité charmante, en contraste avec l'étiquette des laquais chamarrés, culottés de cachemire des Indes.

Près de la gare est le palais des Nécessidades, joli château du dix-huitième siècle, résidence du jeune roi Manuel. C'est là qu'a dû porter l'effort du bombardement. C'est dommage, car ce coin était charmant, avec son immense parc, sa large avenue ombragée, l'agrément de sa fontaine et de son obélisque, ses fleurs, ses arbres, l'abondance de ses eaux et l'écho des réparties amusantes du jeune souverain, qui gardait la belle humeur du temps encore tout proche où il ne songeait point à la royauté.

Tout le Portugal, de Cascaès à Porto et aux steppes fertiles du Vesuvio, a un air âpre, sauvage, révolté, sous les feux du soleil qui fait mûrir les grappes et grincer les essieux des chars.

Cintra aura été le dernier refuge des majestés déchues. Je revois la petite ville blanche et ocre sous l'ardent soleil d'avril. Elle est à trente kilomètres de Lisbonne, nichée au milieu d'une forêt de chênes-lièges, de pins, de cyprès, d'eucalyptus, qui tapisse les flancs des collines volcaniques. Par la pensée, je pénètre dans la silencieuse cité dont toutes les pierres chantent la vieille gloire des conquistadors et les merveilles des Indes découvertes.

Plus loin à droite, c'est le palais royal, habité par la reine mère Maria-Pia de Savoie. La construction est vieille et massive. Elle date du quatorzième siècle. Une salle est célèbre, la salle des Pies. Au plafond, une nuée de pies semble s'être accrochée dans les nervures des arabesques. Le peintre leur a mis à toutes dans le bec une banderole qui porte en lettres rouges sur fond blanc les mots: "Por bem", C'est un souvenir souriant. Le roi Jean 1er cajolait une dame d'honneur quand la reine le surprit. Le galant souverain expliqua: "E por bem, minha senora"! C'est à dire: "Oh! ce n'est rien! C'est tout à fait simple! C'est en tout bien tout honneur! Il n'y a pas de mal!"

La cour clabauda, comme bien on pense. Les dames ne cessaient de répéter en riant; "Por bem! Por bem"! Le roi s'en tira avec esprit. Il fit peindre dans la salle même quantité de pies jacassantes avec un "Por bem" dans le bec.

Et les pies, aujourd'hui, continuent à crier "Por bem"! au-dessus du désarroi et des frayeurs, au-dessus des deux reines tremblantes et d'un enfant royal au visage pâli. Et elles font songer au perroquet de Florian qui, égorgé sous le couteau, répétait encore la seule phrase qu'il eût apprise: "Cela ne sera rien!"

Je revois les salles aux carreaux émaillés, les plafonds en coupoles de plâtre fouillé et guilloché, les vastes escaliers.

Mais surtout, je revois le salon paisible de la reine-mère; orné des aquarelles de sa royale belle-fille, et sur sa table de travail, un volume de Jules Verne laissé là par le petit Manuel qui allait, dans le sang, monter sur le trône et en descendre.

J'imagine que la famille royale a cherché un refuge, d'abord, à deux kilomètres de là, au palais royal de la Pena.

— —

La Pena! Quelle évocation splendide et magique! Quelle vision que ce formidable rocher de pierre rouge qui baigne sa large base dans des forêts pressées faites des essences les plus délicates de l'Orient!

En haut, des dentelures de rochers nus et sauvages supportent les ruines du vieux castel des Maures, qui tend ses murs crevés en face du palais actuel. Entre les deux, sur un pic orgueilleux et solitaire, se dresse en bronze Vasco de Gama. Toute l'histoire du Portugal tient dans ce triangle héroïque dont les sommets touchent aux grands souvenirs de la défaite des Maures, de la découverte des Indes, de la dynastie des Bragance. Au loin miroite la mer, qui fut l'empire des Portugais.

Oui, c'est là que le roi détrôné a dû chercher un premier abri, dans la colossale et complexe forteresse de la Pena. Quel chaos splendide! Il y a dix castels dans le castel, comme il y a dix intrigues dans un drame portugais. C'est un fouillis de minarets, de coupoles, de tours, carrées, le rendez vous tumultueux des styles gothique, arabe, florentin, de la grâce terrible du Levant, de l'austérité dévote de l'Occident des feuillages de l'Hindoustan, des accessoires marins qui perpétuent la gloire des navigateurs.

"Las Necessidades!" Ce mot latin veut dire des Calamités! Il baptise assez justement Lisbonne, ville de révolutions et de tremblements de terre. Les cataclysmes n'y ont peut-être pas la même gravité qu'ailleurs: on y est fait. La Fontaine disait que les damnés de l'enfer ne doivent plus souffrir parce qu'ils sont habitués. Souhaitons cette endurance au Portugal, et souhaitons-lui surtout que cette convulsion lui assure un avenir meilleur de prospérité, de richesse, de calme et de probité. Puissent les pies de Cintra continuer à crier: "Por bem!"

Peut-on guérir médicalement la cataracte?

La cataracte est produite, on le sait, par une transformation du cristallin qui, de transparent, devient peu à peu opaque, et ne laisse plus arriver les rayons lumineux jusque sur l'écran formé, dans le fond de l'œil, par la rétine. Enlevez la lentille opacifiée; remplacez cette lentille absente, indispensable pour la concentration des rayons par des verres de lunettes appropriés, qui remplacent extérieurement le cristallin, et le cataracté voit.

Sous quelles influences se fait cette opacification de la lentille cristallinienne et de sa capsule?

Probablement, il s'agit là d'un empoisonnement du sang.

Un exemple en est donné, entre autres, par la cataracte qu'on observe chez les diabétiques, dont le sang, chacun le sait, est imprégné de sucre, ce qui constitue un véritable empoisonnement.

L'intoxication peut aussi souvent s'accompagner d'une insuffisance de fonctionnement du rein; c'est même là chose fréquente.

Il n'est donc pas difficile de comprendre qu'on se soit demandé si, à l'aide de préparations iodées, d'un régime convenable qui modifierait la composition du sang chez les malades, on n'arriverait point également à une modification de leur cataracte.

Localement même, on a préconisé les instillations d'iodure de potassium (2 gouttes, matin et soir, d'une solution de 25 centigrammes d'iodure pour 10 gr. d'eau distillée bouillie). On a également recommandé les bains oculaires, de une à deux minutes chaque jour, deux au plus (7 gr. 50. d'iodure, pour 500 gr. d'eau distillée bouillie.).

Hâtons-nous de dire que si ce traitement peut retarder l'évolution d'une cataracte, permettre parfois d'attendre le moment favorable pour l'extraction, il ne peut guère davantage.... Car à regarder de près toutes choses, on ne connaît point encore le moyen de traiter médicalement la cataracte.

Ceux qui abusent de la crédulité des malades, en leur instillant à prix d'or quelques gouttes d'un collyre au sulfate d'atropine dans l'œil (ce qui permet parfois aux cataractés de voir immédiatement, au moins la lumière, sinon les objets, alors qu'ils ne les distinguaient plus auparavant), n'agissent en rien sur la cataracte elle-même. Ils dilatent passagèrement l'iris, ou écran de l'œil, et permettent ainsi aux rayons lumineux d'atteindre la rétine sur tout le pourtour de la lentille opacifiée. Quand l'atropine a cessé d'agir, le malade retombe dans la nuit.

Il n'y a pas là guérison, mais pure tromperie.

Coutumes bretonnes

La Bretagne est une terre de traditions. Ainsi, dans certaines parties du Finistère, près de Morlaix notamment, on file encore la quenouille, comme aux temps lointains où Messire Du Guesclin était prisonnier de l'Anglais. Mais ce n'est plus, maintenant, pour payer la rançon d'un capitaine: c'est pour enrichir l'humble église paroissiale et son desservant. Chaque dimanche, pendant la grand'messe, tandis que les quêteurs reçoivent pièces blanches et gros sous, les deux quêteuses recueillent, sur un vaste plateau, les quenouilles filées dans la semaine, et que leurs donatrices ont ornées, pour la circonstance, d'un bouquet de fleurs des champs. Remettre au curé, après l'élévation, un plateau lourdement chargé est l'un des plus cher désirs des filles pieuses d'Armor, qui, à tour de rôle, quêtent quatre dimanches de suite.... Aussi font elles toujours des dons à leurs compagnes pour que celles ci ne les oublient point quand leur tour est venu.

Avant la légion étrangère

Les enfants perdus du maréchal de Brissac; On donnait ce nom à un régiment de volontaires commandé par le maréchal de Brissac. Cette garde était composée de 50 à 60 soldats choisis parmi les gentilshommes condamnés au bannissement ou pendus en effigie. Quand on demandait au maréchal pourquoi il s'entourait de pareils vauriens qui déshonoraient l'armée, il avait coutume de répondre: "Dans notre vie aventureuse, il ne se présente que trop de circonstances où les chances du combat sont loin d'être égales, et où il faut s'exposer à une mort presque inévitable. Quoique chaque soldat doive y aller de bon cœur, si on le lui commande, j'y envoie de préférence mes enfants perdus, et ils y courent gaiement comme à une fête: s'ils succombent, leur mort a du moins été utile à l'Etat: s'ils échappent au danger, la pensée d'avoir rendu un service à la patrie, et l'influence de la bonne discipline, réveillent en eux le sentiment de l'honneur, et la société retrouve ses enfants perdus.

Boudins gigantesques

A Kœnigsberg, en Prusse, les bouchers ont coutume d'offrir aux boulangers, le premier jour de l'an, un énorme boudin, qui est promené, comme le bœuf gras, par toute la ville. Le boudin de l'année 1558 avait 198 aunes de long, il était porté par 48 personnes. Celui de 1583, porté par 91 personnes, était long de 596 aunes et pesait 434 livres. Le plus beau d'entre les bouchers, marchait en avant, comme un tambour-major; la tête du boudin venait faire plusieurs tours autour de son cou, le reste serpentait sur les épaules des autres bouchers qui marchaient trois par trois. L'année 1601, le premier jour de l'an, les bouchers de Kœnigsberg promenèrent un boudin de 1005 aunes de long, ils le portèrent ensuite au palais et en offrirent quelques aunes au prince. Cette fête avait été oubliée depuis 18 ans. On accompagnait ce boudin au son du tambour et du fifre. Un maître boucher, paré de plumes et de rubans, porteur d'un drapeau vert et blanc, marchait en tête du cortège, les bouchers qui le suivaient au nombre de 103, ployaient sous le poids du boudin. On en laissa au prince 150 aunes.

CUISINE.

Riz au fromage

"Cuisine de ménage". Faire cuire le riz. Beurrer le fond d'une terrine allant au feu, y mettre une couche de riz, puis une couche de fromage de gruyère râpé et ainsi de suite jusqu'à épuisement du riz; terminer par une couche de fromage, mettre dessus, de place en place, quelques petits morceaux de beurre. Faire cuire au four, servir bien chaud.

Navets à la poulette

Eplucher, laver les navets, les couper en morceaux, les faire sauter dans du beurre sans leur laisser prendre couleur; les saupoudrer d'une bonne cuillerée de farine, mouiller avec bouillon ou lait, saler, poivrer, ajouter un petit morceau de sucre, laisser mijoter doucement. Les servir après avoir fait une liaison à l'œuf.

Marmelade d'oranges, dite marmelade anglaise

Proportions: 18 oranges et 2 citrons.

Eplucher les oranges et les citrons; enlever le plus possible la peau blanche sous l'écorce et sur le fruit; couper les oranges et les citrons par quartiers, la pelure par petites lanières très minces. Mettre le tout à tremper pendant 24 heures avec autant de litres d'eau fraîche que de kilogrammes de fruits pesés entiers.

Faire cuire la masse au bout de ces 24 heures jusqu'à ce que la peau s'écrase sous le doigt. Laisser encore reposer 24 heures. Peser et mettre du sucre en poids égal au poids des oranges.

Laisser cuire le tout jusqu'à ce que le jus coule en perles.